

12, mars 2004

Il est des artistes qui tracent leur sillon, préoccupés avant tout de leur propre travail et d'une recherche obstinée. Sans le vouloir consciemment, ils cristallisent des points de reconnaissance réciproque, ils accompagnent des vies, ils fabriquent des constellations amicales, ils scellent des connivences indélébiles, ils portent le drapeau invisible de la résistance au tout-venant. Pascal Comelade est de ceux-là. Nous ne sommes pas peu fiers qu'il ait accepté d'être l'hôte de ces Cahiers.

Pascal Comelade

Le domaine du rock'n roll

Propos recueillis par Jean-Christophe Planche

Pascal Comelade est compositeur, adepte de la musique instrumentale et des instruments jouets. Il compte à son actif une quinzaine d'albums. Il donne très peu de concerts. Il a été accueilli au Passager pour la première fois le samedi 31 janvier 2004.

Les Cahiers du Channel ont donné la parole à :

- | | |
|----------------------|-------------------------|
| 1 François Guiguet | 7 Denis Declerck |
| 2 Loredana Lanciano | 8 Alexandre Haslé |
| 3 Pippo Delbono | 9 Hugues Falaize |
| 4 Leila Shahid | 10 Jean-Claude Gallotta |
| 5 Gilles Taveau | 11 François Delarozière |
| 6 Johann Le Guillerm | |

POURQUOI avez-vous choisi de vous exprimer par la musique ?

Pascal Comelade. Je crois que je n'en sais strictement rien. Je crains que cela ne soit qu'un banal enchaînement de hasards qui font qu'à l'arrivée je ne fais que de la musique et que je n'ai jamais fait que ça dans ma vie. Il n'y a pas de précédents: pas de musicien dans l'histoire familiale, pas d'études de musique... Je ne me suis jamais trouvé dans la situation de quelqu'un qui, à un moment donné, décide de faire carrière dans un domaine, et tente de le faire le mieux possible en suivant le cursus habituel. Je crois que dans mon cas, c'est l'époque qui a été déterminante. Je me suis trouvé être adolescent dans les années 70 dans des grandes villes – Barcelone, Perpignan, Montpellier –, avec des pratiques de grandes villes. J'ai toujours vécu dehors, j'ai toujours été noctambule. En règle générale, je dirais que j'ai toujours eu une très grande pratique des bars et de la rue. Il ne faut voir là-dedans aucune mythologie liée à la voyoucratie ou à l'alcoolisme. Il s'agit seulement d'une pratique directe de la rue, rien de plus. Il se trouve que le milieu des années 70 était, dans le domaine du rock'n roll qui est celui qui m'intéresse, une époque faramineuse, presque monstrueuse tant les informations données étaient multiples. Je fréquentais des lieux libertaires. C'est ainsi que, très jeune, très vite, j'ai rencontré les gens qu'il fallait qui m'ont fait lire des choses dont je me dis aujourd'hui que ce sont celles que je devais lire alors, telles *Hara Kiri* ou les séries noires. J'ai eu énormément de chance d'un point de vue culturel. Je qualifierais cette époque de foisonnante et pathétique. Avec le recul, je mesure à quel point elle était plombée idéologiquement par ces caricatures de maoïstes, par les hippies...

Dans ma musique, dans la façon

dont je la fais, dont je la véhicule

et dont je la produis, je peux

me permettre de dire que j’ai

l’impression d’avoir une

pratique radicale par rapport

au monde dominant.

les martyres. Ce n’est pas aujourd’hui que je vais applaudir un mouvement qui génère des symboles et des héros. Les mouvements de masse ne m’intéressent pas. Les campings dans le Larzac non plus ! Je suis une espèce d’individualiste que n’importe quel stalinien qualifierait de petit-bourgeois. Mais, dans ma musique, dans la façon dont je la fais, dont je la véhicule et dont je la produis, je peux me permettre de dire que j’ai l’impression d’avoir une pratique radicale par rapport au monde dominant.

Comment avez-vous découvert le rock’n roll ?

Mon histoire est d’une banalité exemplaire : ce sont des groupes anglais qui ont joué le rôle de déclencheurs. Pour être très précis, ce sont les Beatles et les Troggs dont j’avais sans doute choisi les disques sur foi des pochettes qui avaient beaucoup d’importance pour moi alors. Mes goûts n’étaient pas très pointus. J’ai commencé à jouer de la guitare rythmique dans un groupe spécialisé dans les reprises puis je suis passé à l’orgue électrique. En parallèle au rock, au sens strict du terme, j’ai découvert d’autres musiques qui ont commencé à me fasciner et notamment la musique répétitive américaine : Philip Glass, Steve Reich ou La Monte Young. Cela a été pour moi l’événement musical important qui explique ce que je suis devenu. S’il y a un déclencheur, c’est

celui-là. J’écoutais les Kinks, les Rolling Stones et puis un jour je suis tombé sur Philip Glass… Ce n’était pas rien de découvrir cette espèce de cheveu dans la soupe. Un critique a joué un rôle fondateur pour moi : Daniel Caux. Il a fait découvrir la musique répétitive américaine en France dans *Charlie Mensuel, Rock and Folk, Le Monde*… Ce sont ces musiciens-là qui m’ont donné envie de faire de la musique. J’ai été sous leur influence pendant très longtemps. Je jouais seul dans mon coin, avec mon synthé. Je sortais des vinyles en autoproduction. Ce qui m’a permis de commencer à faire ma propre musique est que je suis sorti de chez moi. J’ai rencontré d’autres musiciens avec qui j’ai commencé à jouer sur scène. Il n’y avait pas de groupe, pas de répétitions, chacun habitait dans un endroit différent et nous ne nous voyions jamais : quand il y avait un concert, il fallait que nous jouions des morceaux que tout le monde connaissait et c’est ainsi que nous avons beaucoup pratiqué la reprise. Parmi ces musiciens se trouvait Pierre Bastien avec qui j’ai travaillé une dizaine d’années. Lui mis à part, les gens qui jouaient avec nous n’avaient aucune notion de musique. Nous avons eu l’idée de créer un grand orchestre avec des instruments jouets. *Prends un saxophone en plastique et, à tel moment, tu appuies sur la touche jaune trois fois*… C’était aussi simple que cela. Musicalement, je connais parfaitement mes limites : selon les canons en vigueur, je ne suis pas un vrai musicien, je ne lis ni écris la musique. Je parviens pourtant à véhiculer mon histoire. J’ai eu l’occasion de travailler avec des gens très divers : des peintres ou dessinateurs comme Willem et Combas, ou des musicien(ne)s tels Berrocal, Miossec, Pj Harvey, Robert Wyatt… Je pense que notre point commun est une façon d’aborder la vie, le genre humain, que cela dépasse le stade du rock et de la musique. En règle générale, les gens avec qui je me sens bien sont très libres, autonomes, pas liés à quoi que ce soit. Il s’agit d’abord de se débarrasser de la musique, de ne plus en parler. Je rencontre des gens, on parle d’autre chose et si cela fonctionne, la musique peut revenir.

Il serait temps de considérer

le rock et ses avatars comme

la musique classique de la fin

du XX^e et de l’étudier comme

on étudie n’importe quelle autre

musique du monde, reconnaître

que c’est certainement

la dernière aventure culturelle

forte connue. Quand même.

films, celles des jeux vidéos, la musique instrumentale a acquis une visibilité. Mais personne ne se penche vraiment sur l’histoire de la musique instrumentale de l’après-guerre. La plupart des gens qui sont sur le devant de la scène sont des pilleurs dont les œuvres doivent tout à des musiciens occultés tels que le Penguin Cafe Orchestra ou Wim Mertens (accueilli au Channel la saison dernière, ndlr). L’exemple d’Erik Satie est éloquent aussi. Il est cité, copié, volé. Dans les encyclopédies de la musique classique, on le réduit à une caricature en le qualifiant de *comique, extravagant ou bizarre*. Ce qu’il a dit sur la musique et son attitude par rapport au monde de la musique reste pour moi la référence suprême. Il a généré des valeurs implacables.

Outre la musique, vous portez un grand intérêt à l’écrit : vous avez rédigé des critiques musicales, vous soignez les titres de vos compositions…

Je n’écris qu’en touriste. Pendant deux ou trois ans, j’ai beaucoup écrit pour une revue qui s’appelle *Revue & Corrigée* mais je n’abordais que la musique. J’aime cependant beaucoup les dictionnaires. Quand j’étais petit, j’étais fasciné par le *Larousse* en plusieurs volumes que je lisais des heures durant. Cela a beaucoup à voir avec mon goût pour la liste. J’aime Georges Perec ou Daniel Spoerri qui se livrent à des inventaires saturés de référé-

rences qui sont aussi des hommages. J’ai parfois l’impression que les titres de mes compositions sont des listes dans lesquelles je place tout comme un dictionnaire organise le savoir. J’accumule des notes pendant des semaines puis choisis quelques titres qui me serviront de prétexte à une musique. Je suis également collectionneur de vinyles : la passion que je voue à cet objet est de l’ordre de la bibliophilie même si elle est jugée moins noble. C’est de la collection à ma portée dans tous les sens du terme : les disques sont plus ou moins faciles à trouver, ils ne sont pas trop coûteux… Les collectionneurs me fascinent par leur incroyable érudition sur des sujets jugés sans intérêt par le plus grand nombre. Si j’admets être un peu maniaque, il ne faut cependant rien voir de pathologique dans mon goût pour les listes et les collections ! Je suis surtout animé par la curiosité.

Comment percevez-vous votre statut en France aujourd’hui ?

Je situe très mal ma position. Ça me semble très flou. Je n’ai aucune place assise et j’ai l’impression de n’exister, musicalement parlant, qu’épisodiquement. La durée de vie d’un disque est aujourd’hui très courte. Dans les années 70, un disque pouvait exister pendant dix ans. Avec l’apparition du compact disc, les fonds de catalogue ont disparu de chez les disquaires. Cela a changé le rapport à la musique, les pratiques d’écoute deviennent plus immédiates. A cela s’ajoute l’absence de réelle critique musicale. J’ai la chance d’avoir une presse importante mais les articles qui abordent ma pratique musicale peuvent être très réducteurs. Un journaliste de *Libération*, par exemple, m’a consacré un papier en racontant son frugal repas pris chez moi, en glosant sur la situation de l’immobilier dans les Pyrénées et en me situant entre Goran Bregovic et Yann Tiersen. Je préfère maintenant les situations claires et nettes : je vais chez les gens qui ont vraiment envie de m’accueillir. Nous passons une soirée ensemble. Si le concert est bon, il peut s’agir d’un moment plus que correct. Je n’attends rien de plus.



Vendredi 16 mai 2003
Les jours neufs des abattoirs
Le Passager, Calais.
Photo Michel Vanden Eeckhoudt.